

## **Chevaux et cavaliers en Grèce antique**

**par Michel WORONOFF**

**professeur émérite**

**président honoraire de l'Université de Franche-Comté**

Le cheval sauvage est d'abord un gibier, source de nourriture pour les populations préhistoriques. On sait que les chasseurs préhistoriques mettaient à profit la peur des chevaux, qui abolit leur instinct de conservation, en les poussant dans des précipices pour récupérer leur viande. On fait coïncider la domestication du cheval en Europe, au début du II<sup>e</sup> millénaire, avec l'arrivée des populations indo-européennes, qui détenaient déjà les techniques équestres. En effet, l'indo-européen commun, antérieur à la séparation de la branche européenne et de la branche indienne, possède un vocabulaire équestre important, aussi bien pour le cheval que pour le char.

C'est peut-être la maîtrise du cheval attelé qui permet aux Indo-européens de fonder en Asie mineure l'empire hittite qui fera jeu égal avec la puissante Égypte. La découverte d'ossements de chevaux et de pièces de harnachement dans les ruines de Troie VI, lors des fouilles de C.W. Blegen signale peut-être l'installation sur le site d'une branche de ces Indo-européens. Ces migrants s'établissent ensuite en Grèce. On a trouvé près de Sparte un sceau (1500 av. J.C.) qui représente un char. Ces chevaux atteignent à peine 135 cm au garrot, ce qui sera déterminant pour la conduite des attelages et pour la pratique de l'équitation.

On ne s'étonnera donc pas que chevaux et cavaliers jouent un rôle exceptionnel dans la mythologie, l'art et la littérature de la Grèce ancienne.

### **Les chevaux de légende**

Pégase doit être considéré comme l'archétype du cheval de légende. Selon certains récits, son père est Poséidon, Dieu de la Mer et Ébranleur du sol, que l'on retrouve dans la plupart des légendes équestres. Mais il est aussi dit issu de Méduse, abattue par Persée avec l'aide d'Athéna. Tandis qu'il buvait à la source Pirène, le héros corinthien Bellérophon — dont les aventures en Lycie sont rappelées par le Lycien Glaukos, dans l'*Iliade* — le capture avec l'aide d'Athéna et de Poséidon. Pégase l'aide à combattre la Chimère et les Amazones. De nombreuses sources ont jailli du choc de ses sabots. Mais il refuse d'emporter Bellérophon dans l'Olympe et se débarrasse de lui d'une ruade. D'après Hésiode, il sert Zeus dont il transporte la foudre et les éclairs. La terminaison de son nom semble renvoyer à une origine pré-indo-européenne, ce qui est en contradiction avec la thèse généralement admise de l'introduction du cheval domestique par les Indo-européens en Méditerranée orientale, mais on rapproche aussi son nom du nom grec de la source : *pègè*. On l'interprète soit comme un coursier infernal, soit comme le cheval-éclair de Zeus. Il n'est mis en relation avec l'inspiration poétique ("pour lui Phébus est sourd et Pégase est rétif") ni à l'époque classique grecque, ni chez les auteurs romains.

Des populations peu familières avec les chevaux, éprouvent toujours une certaine méfiance à leur égard. On retrouve cette inquiétude dans l'histoire des chevaux anthropophages du roi thrace Diomède, fils d'Arès. Le roi avait coutume de nourrir ses bêtes avec les étrangers de passage. Le huitième travail d'Héraclès consista justement à maîtriser ces monstres et à les remettre à son suzerain, le roi Eurysthée. Héraclès jeta Diomède en pâture à ses chevaux. La tradition de chevaux mangeurs d'homme trouve sans doute son origine dans les morsures infligées à des imprudents par des étalons sauvages, capables au reste de s'infliger, dans leurs batailles, de terribles blessures. La légende est rapportée par Euripide dans son *Alceste* où il met en scène Héraclès, en chemin pour dompter le quadrigé de Diomède. Une métope d'Olympie représente Héraclès et l'un de ces chevaux.

### Les Amazones

Les Grecs conservaient un souvenir cuisant de la vaillance des Amazones. Peuple des confins, elles représentent, dans l'imaginaire grec, à la fois la menace de l'Orient et celle d'un matriarcat. Cavalières hardies "qui valaient les hommes", elles maniaient arc, épée et hache et se protégeaient sous un bouclier en forme de croissant. Elles apparaissent dans l'*Iliade*, où Priam raconte qu'il était venu les combattre, en allié des Phrygiens, et où Glaukos évoque le massacre qu'en fit Bellérophon. Elles interviennent dans le *Cycle troyen* en accourant au secours des Troyens et Achille tue leur reine Penthésilée, non sans en tomber amoureux. On leur attribuait la fondation de Sinope, Smyrne et Ephèse. Les deux champions des Grecs, Héraclès et Thésée les affrontent, comme ils font des Centaures. Mal en prend à Thésée, car les Amazones lui infligent une sévère défaite et assiègent Athènes. Thésée réussit à les repousser et épouse leur reine, Hippolyte "celle qui dételle les chevaux". La mémoire des Amazones tombées dans la bataille était célébrée lors de fêtes et de cérémonies chthoniennes. À époque romaine, Dionysos passait pour avoir conquis leur royaume, lors de son expédition orientale.



Fig. 1 – Combat entre Amazones et hoplites (vase à figures noires)

Les combats contre les Amazones constituent le motif de nombreux vases, de sculptures et de frontons de temples. L'un de ces vases représente un hoplite fuyant piteusement devant une Amazone (fig. 1). À cette époque, la tradition de l'amputation du sein droit censée faciliter le tir à l'arc est inconnue. Après la victoire des Grecs sur les Perses, le thème des Amazones prend une signification plus actuelle et constitue, pour les Athéniens, comme un paradigme du triomphe sur la menace perse. Symbole de la soumission des peuples orientaux, le sarcophage dit "d'Alexandre" représente une Amazone terrassée par le roi, son cheval écroulé sous elle.

## **Les Centaures**

Les Centaures, autres ennemis de la civilisation sont-ils hommes ou chevaux ? Leur naissance relève des mythes les plus anciens, où les héros mortels sont capables de faire violence aux dieux. En effet ils sont issus d'un héros nommé Ixion et de la "Nuée". Accueilli sur l'Olympe, Ixion avait eu l'idée étrange de violer Héra. Zeus, averti, avait soustrait son épouse à l'outrage et avait modelé un nuage à sa ressemblance. De cette union contre nature est né un monstre nommé "Kentauros". S'accouplant aux juments de Magnésie, il a engendré les Centaures. Le seul d'entre eux qui soit fréquentable est Chiron, "le plus juste des Centaures", habile connaisseur des simples et des remèdes, qui assure l'éducation d'Achille et lui offre sa lance en frêne du Pélion, Mais tous les autres sont proches de la bête : les Centaures ivres violent les lois de l'hospitalité aux noces du roi des Lapithes, Pirithoos, et tentent de ravir l'épousée. Il faut l'intervention de Thésée, aidé par Apollon pour réfréner leurs ardeurs bestiales. La scène est représentée sur le fronton ouest du temple de Zeus à Olympie (V<sup>e</sup> siècle).

Violence et appétit sexuel sont caractéristiques des Centaures : conformément à la mauvaise réputation des passeurs, le centaure Nessos tente de violer Déjanire, épouse d'Héraclès, lors du passage d'un fleuve. Héraclès l'abat, mais le centaure mourant confie à la crédule Déjanire une tunique où se mêlent son sperme et son sang, comme un talisman de "retour d'affection". C'est la fatale "tunique de Nessus".

Les Centaures représentent pour les Grecs, puis pour les Romains, un modèle de sauvagerie et de bestialité. Ils apparaissent toujours comme écrasés par les héros civilisateurs comme Thésée, qui les repousse et Héraclès, qui les extermine. Le Vase François à figures noires (570 av. J-C) met bien en valeur cette opposition des guerriers civilisés et de la violence sauvage. L'un des Centaures brandit une branche d'arbre, un autre une grosse pierre ; en face d'eux se dressent des hoplites, modèles d'une guerre "technique" (fig. 2).

## **Les chevaux des dieux**

La rapidité de déplacement des dieux est inhérente à leur nature divine. Contrairement à la mythologie germanique, les dieux ne chevauchent jamais, mais sont toujours transportés sur des chars divins. Leur comportement a donc été fixé une fois pour toute avant que ne se répande la pratique de l'équitation montée. Leurs coursiers et leurs chars ne sont que la transposition merveilleuse des chevaux et des véhicules des humains. Seule la splendeur de leur harnachement les distingue : les chevaux d'Héra et d'Arès portent un frontal d'or. Sur un vase à figures rouges, le

peintre des Niobides (Ve siècle av.J.C.) représente Athéna montant sur son char, les rênes bien en main, prête à lancer ses chevaux. Dans l'*Iliade*, les divinités conduisent elles-même leur attelage. Pris de pitié devant la déroute achéenne, Poséidon attelle lui-même au char ses deux chevaux à crinière d'or ; son fouet est d'or, comme sa cuirasse. Héra rappelle, au chant IV, qu'elle a sué et fatigué ses chevaux en rameutant la coalition achéenne contre les Troyens. Elle manie elle-même le fouet pour mener ses coursiers hors des portes de l'Olympe. Quand Zeus interdit à Héra de porter secours aux Achéens et qu'elle doit tourner bride, ce sont les *Horai*, déesses des Saisons qui détellent ses chevaux, les mènent devant leur mangeoire et appuient la caisse du char contre le mur. De même, lorsque Zeus revient du sommet de l'Ida, c'est son frère Poséidon qui s'occupe des chevaux et du char et couvre la caisse d'une housse, en charrier attentif. Le geste est identique à celui d'un cavalier humain : Pandare, roi des Lyciens de Troade, en use de même avec ses attelages. Pour éviter à ses chevaux les rigueurs d'un siège, il est venu en fantassin à Troie, mais il ne peut s'empêcher de dire à Enée qu'il a, dans le palais de son père "onze chars bien chevillés, tout neufs, sous leurs housses, avec leurs chevaux à côté, mangeant l'orge et le grain". Dieux et humains partagent le même souci de leurs attelages.

Mais les chevaux des dieux ne se laissent pas aisément conduire. Le dieu Hélios n'apparaît pas comme divinité spécifique du soleil chez Homère, pas plus que chez Hésiode. Phaéthon (Le Brillant) n'est, chez ce dernier auteur, que le fils de l'Aurore. Tout jeune enfant il fut enlevé par Aphrodite et transformé en génie nocturne, personnification peut-être de l'Étoile du soir. Mais dans une tragédie perdue d'Euripide, qui porte son nom, il est fils du Soleil ; venu trouver son père, il obtient de lui la réalisation d'un vœu et demande à conduire l'attelage solaire. Incapable de maîtriser les chevaux divins qui s'emportent, il est près d'embraser l'univers entier ; Zeus le foudroie et il est précipité dans le fleuve Eridan. Platon explique le mythe par une déviation du soleil qui aurait incendié et détruit presque toute vie sur terre, à l'exception de l'Égypte, protégée par le Nil. Ovide raconte l'histoire dans ses *Métamorphoses*.



Fig. 2 – Combat entre hoplites et centaures (vase "François")

## Les chevaux de l'épopée

Cinq cents ans après la destruction de la cité, Homère réunit les diverses traditions sur la guerre de Troie et compose l'*Illiade*. Au VIII<sup>e</sup> siècle, la guerre en chars a depuis longtemps laissé place à la cavalerie montée, pourtant le poète prend soin de mettre en scène les batailles de chars, en décrivant avec attention les chevaux, leurs origines, leurs maîtres, l'esprit cavalier demeurant inchangé.

Les récits relatifs à l'origine des races chevalines font écho à l'émerveillement des populations devant les exploits des coursiers de race. La valeur de l'élevage troyen renvoie naturellement à une origine divine. Deux récits merveilleux, distincts mais probablement compatibles, en relatent l'histoire. Pour Énée (XX 221-229), ce sont les juments d'Erichthonios, une manade de trois-mille têtes, paissant dans la camargue du nord de la Plaine de Troie, qui furent couvertes par le Vent du Nord, Borée, sous la forme d'un étalon aux crins "gris ardoisé". On retrouve ici un motif largement répandu, celui de l'insémination des juments par le vent, peut-être dû à leur habitude de se placer dos au vent. On retrouve la même fable chez Virgile. Leurs produits ne sont pas des étalons, mais des pouliches. On n'en retient qu'une sélection d'une douzaine aux allures aériennes : "Quand elles trottaient sur la terre à blé, elles couraient sur la pointe des épis, sans la ployer ; quand elles trottaient sur le large dos de la mer, elles couraient sur la crête des brisants de la mer blanchissante". Ces mères vont donner à leur progéniture la taille et l'allure.

Le second récit concerne les étalons. Énée a accueilli sur son char Pandare, roi des Troyens de Zélée, venu en fantassin à Troie. En bon propriétaire, il ne résiste pas au plaisir de vanter la qualité de ses chevaux : "Va, monte sur mon char, pour voir ce que valent les chevaux de Trôs, comme ils savent, en tous sens et vite poursuivre aussi bien que fuir". Du côté adverse, au moment d'affronter Énée et Pandare, Diomède recommande à son écuyer de ne pas manquer, au cas où il abattrait ses deux adversaires, de nouer les rênes de son attelage à la rampe du char, de sauter sur les chevaux d'Énée et de les pousser vers les lignes achéennes, au risque de voir son propre char tomber aux mains de l'ennemi. Il s'en explique : "Ils sont de la race de ceux que Zeus à la Grande Voix a donnés à Trôs, en rançon de son fils Ganymède, parce qu'ils sont les meilleurs des chevaux qui existent, sous l'aurore et le soleil".

Mais les deux récits ne sont pas contradictoires. On peut y voir une sélection en deux temps, les juments donnant la taille et les étalons l'influx et la qualité du tissu musculaire. Rien n'est dit dans le poème sur l'origine des chevaux d'Hector, comme s'il allait de soi que la branche aînée de la famille royale possédât des coursiers de sang divin, mais nous connaissons leur nom : Lampos (Flamme), qualifié de divin, Xanthos (Aubère), Podarge (Pieds d'argent c'est-à-dire balzanes quatre), Ethon (Alezan). Ce qu'il faut retenir, c'est l'excellence de l'élevage troyen, reconnue à tel point que Diomède préfère risquer de perdre son char et ses chevaux plutôt que de laisser échapper l'occasion de s'en emparer.

De fait, la première Guerre de Troie a été menée non pour la délivrance d'une princesse, mais bien pour ces chevaux troyens. L'histoire commence comme un conte : Apollon et Poséïdon, dépouillés de leur pouvoir par Zeus et contraints de travailler pour le Roi Laomédon, patron malhonnête, sont frustrés de leur gain au terme de leur année de contrat. Poséïdon se montre vindicatif et lance contre la

campagne de Troie un monstre marin qui ravage la campagne. L'histoire suit alors un schéma de conte tout à fait habituel. Pour apaiser la faim du Monstre, on décide de lui offrir en sacrifice la fille du roi, la jeune Hésione. Passe un chevalier errant, c'est Héraclès qui conduit les Argonautes à la Quête de la Toison d'or. Il se fait fort de terrasser le Monstre et y parvient, non sans mal.

Au moment de la récompense, le roi Laomédon offre, comme il est normal, sa fille au héros vainqueur. Et c'est là où le schéma folklorique vole en éclats. En effet, Héraclès exige en paiement, non point Hésione, mais les chevaux merveilleux qui faisaient la gloire de Laomédon. Ce dernier, en maquignon malhonnête, fait mine d'accepter et offre à Héraclès des étalons, sans doute un peu dopés, que le héros, bon combattant mais piètre homme de cheval remmène en Grèce. Il dut vite déchanter car les rosses dont le Troyen lui avait fait cadeau n'avaient aucun rapport avec la race prestigieuse des coursiers troyens. Furieux d'avoir été ainsi dupé, il arma neuf bateaux, réunit quelques combattants et revint piller la ville et tuer Laomédon. Quant à Hésione, dont il ne voulait décidément pas, il la donna à l'un de ses compagnons, Télamon. Cette histoire est narrée tout au long par Poséidon lorsque Apollon se dresse devant lui lors de la *Théomachie*. On peut y voir une allusion au séisme qui ravagea la Troie VI, vers 1250 av.J.-C., quelque 25 ans avant la prise et la destruction de la Troie VIIa. Poséidon, Ébranleur du Sol, dieu des tremblements de terre, devait forcément avoir une bonne raison pour ruiner ainsi la ville de Troie.

Le poulinage fait l'objet de soins particuliers de la part des éleveurs. C'est ainsi qu'Anchise a fait naître ses poulains de sang dans sa maison. Il les entoure de soins et les nourrit à la mangeoire. De même, Priam garde ses chevaux dans une écurie de son palais et les nourrit : "à la mangeoire bien polie". L'épithète n'est pas de hasard : le bois poli empêche les chevaux de se blesser avec des échardes. Surtout, ce type de soins montre que les attelages troyens ne sont pas laissés à eux-mêmes au pâturage, mais que, comme purs-sangs de prix, ils sont gardés à l'écurie. De même, en éleveur prévoyant, Priam a mis ses poulinières à l'abri dans une jumenterie, à Abydos, avant le début de la guerre. Au temps de la paix, elles paissaient dans la plaine et il arrivait à un étalon, trop longtemps tenu à la mangeoire, de rompre sa longe et de partir au galop retrouver la manade de juments paissant au marécage.

Enjeux d'une guerre, produits d'une sélection attentive, choyés par leurs propriétaires, les chevaux, dressés pour le combat, sont gages de victoire ou, en cas d'échec, de vie sauve. C'est pourquoi leurs meneurs sont tant attentifs à leur bien-être, au point de le faire passer avant le leur, c'est aussi pourquoi le charrier novice doit faire ses preuves : la course de chars est manifestement l'épreuve reine des Jeux funèbres. L'on peut donc clairement retrouver dans l'*Iliade* toutes les manifestations d'une culture équestre commune aux deux camps en présence dans la plaine de Troie, Achéens et Troyens.

## Les cavaliers et leur char

On ne distingue pas, dans l'épopée, entre chevaux de course et chevaux de guerre. La course en char est un entraînement à la guerre, tout comme le concours complet actuel tire ses origines du championnat du cheval d'armes. On entrevoit vaguement un apprentissage du jeune charrier auquel on ne permet pas de conduire tout de suite un attelage à la bataille. C'est le cas de Nestor, alors tout novice, auquel



son père cache ses chevaux pour l'empêcher de les mener au combat. Puis l'apprenti doit apprendre sur le champ de bataille et faire ses preuves. La conduite d'un char, en course, fait donc partie de la formation du cavalier.

La nacelle du char est très légère, bordée d'une rampe en bois de figuier. L'essieu est en chêne, les roues sont composites, à rayons, avec cercle de peuplier et jante de bronze. Les traits sont soigneusement graissés, ce qui implique un entretien attentif d'éléments essentiels. L'ensemble est fragile et les accidents, nombreux. En général le point faible se situe à l'extrémité du timon, là où le joug est fixé. C'est à cet endroit qu'Athéna rompt le joug d'Eumèle, alors qu'il avait course gagnée : "La déesse en colère rejoint le fils d'Admète, brise le joug de l'attelage, les juments tirent chacune d'un côté de la piste, le timon glisse au sol." Quand l'accident survient au cours du combat, la situation est désespérée. Adraste en est victime : son attelage a heurté la branche basse d'un tamaris, ses chevaux brisent l'attelage à l'extrémité du timon et détalent avec les autres chevaux vers la ville (la plaine de Troie est encore actuellement couverte, vers la plage, de tamaris nains et de roseaux).

Au chant XXIII, lors des Jeux funèbres en l'honneur de Patrocle, nous sommes plongés dans l'univers des courses, tel que nous pouvons encore le connaître. Achille place Phénix à côté de la borne, comme commissaire de piste, pour contrôler la régularité du tournant. Il semble que l'on procède à une reconnaissance de parcours : Nestor conseille longuement son fils Antiloque sur le terrain, les trajectoires, la façon de frôler le tronc sec qui sert de borne à mi-course, sans le toucher, en rendant les rênes au cheval de droite, tout en tenant le cheval de gauche. Ensuite, personne ne pourra le rattraper, peut-être parce que la piste est trop étroite. Antiloque retient la leçon et, dans une fondrière, vole le passage à Ménélas qui doit ralentir pour éviter l'accrochage et ne peut ensuite combler son retard. Sur cette piste naturelle, les chars cahotent et sont malmenés. On ne s'étonnera pas alors qu'incidents et accidents surviennent, toujours mis au compte des dieux : Diomède perd son fouet, le timon d'Eumèle se rompt, le héros frôle l'accident grave : il passe à côté d'une roue, s'écorche le visage et les coudes ; il est choqué, mais il est sauf. Nous entendons même les disputes entre parieurs. Idoménée aperçoit l'alezan de Diomède en tête de la course et en donne un signalement correct. Ajax le Petit, que le Poète n'aime guère, le contredit avec violence : "Idoménée, tu n'es pas si jeune parmi les Argiens, tes yeux dans ta tête n'ont pas un regard si perçant !" (476-477). "Parions" répond Idoménée "tu comprendras au moment de payer !". Le juge-arbitre, Achille arrête la dispute avec beaucoup d'autorité : les concurrents arrivent. Diomède a gagné ! Il saute à terre. L'écume couvre le poitrail des chevaux et il les fait dételé immédiatement. Se produisent alors les réclamations que tout président de jury sait inévitables, d'abord sur la répartition des prix. Puis Ménélas, furieux contre Antiloque, veut le contraindre à avouer que son dépassement était irrégulier. Le jeune meneur, avec élégance, renonce à son prix et contraint ainsi, dans un concours de politesses, Ménélas à le lui restituer. On observera avec intérêt que le Poète a choisi, en l'absence de l'attelage d'Achille, de magnifier la supériorité des chevaux troyens.

## Les représentations

Après les représentations très stylisées de l'art géométrique, où les chevaux apparaissent comme des silhouettes découpées, accompagnant un cortège funèbre, les vases à figures noires introduisent peu à peu la couleur dans les robes des chevaux et indiquent, par des incisions, le détail de leur musculature.

Deux objets doivent retenir notre attention, en ce qui concerne l'art du bronze. Une statuette de Dodone, de style corinthien, d'environ 550 av.J.-C. représente un cheval monté (fig.3). Contrairement à la plupart des statues, le cavalier ne laisse pas tomber librement sa jambe le long du flanc du cheval. Au contraire il le presse du talon, tout en tenant la main haute pour réfréner son élan. Le cheval avance alors à pas comptés, en se grandissant. La deuxième œuvre d'art est le grand cratère de Vix, conservé à Châtillon-sur-Seine et qui date de la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Il a été découvert dans la sépulture d'une princesse gauloise. Il s'agit probablement d'un droit de péage payé par des marchands de Grande-Grèce. Ces derniers désiraient suivre la Seine avant de s'embarquer pour la Grande-Bretagne chercher l'étain nécessaire à la métallurgie du bronze. Le col est orné d'une frise d'hoplites et de quadriges.

Dans la sculpture, les chevaux du Trésor des Siphniens (530-520 av.J.-C.) relèvent de la même intention "spectaculaire". Pour les habitants de cette petite île des Cyclades, qui venaient d'y découvrir des mines d'or, il s'agissait de manifester leur richesse aux yeux des pèlerins qui empruntaient la voie sacrée montant vers le sanctuaire d'Apollon. Deux sculpteurs ont eu la charge de la frise ionique qui courait tout le long de l'édifice. La partie sud présentait une scène d'enlèvement peut-être exécuté par les Dioscures ou celui d'Hippodamie par Pélopes. Mais le thème est surtout l'occasion pour le sculpteur de composer un ensemble extraordinairement vivant, où un quadriges suit deux cavaliers. Les chevaux montés caracolent, l'un des deux tente d'échapper à la bride, en renversant la tête, l'autre est mieux maîtrisé. Le premier cavalier a les mollets placés le long du flanc, qu'ils pincement pour faire céder le cheval. Les crinières sont coupées en crête, les détails du harnachement sont esquissés, mors, bride, harnais, collier, l'encolure est gonflée, les plis de la peau sont apparents.

Au moment de la seconde guerre médique, en 480, les Perses détruisirent l'Acropole, pour venger l'incendie de leurs propres temples. Les Athéniens durent reconstruire temples et murailles par dessus la "couche perse" qui contenait de nombreux débris de sculptures et de statues. Parmi ces dernières le "cavalier Rampin" représente un cavalier "en avant, calme et droit".

Deux marbres, plus récents, permettent de se faire une idée de la culture équestre dans la période qui précède immédiatement les guerres médiques. Le premier (510 av.J.-C.) représente un cheval et un cavalier dont seule la jambe gauche



Fig. 3 – Cavalier de Dodone (bronze)



est conservée. Le cheval porte haut la tête, mais ne semble pas se défendre ; quelques lignes, près du mors et derrière les ganaches indiquent les plis de la peau. La main, posée sur la cuisse, tient les rênes sans violence et la position de la jambe, détendue et écartée du corps du cheval, montre que le cavalier n'a pas à pousser sa monture. Du second marbre (490 av. J.-C.), seul l'avant-train demeure. Mais la position de l'antérieur droit, légèrement soulevé, suffit pour comprendre que le cheval est "au piaffer", dans un de ces airs de haute école dont les cavaliers athéniens, avant Xénophon, étaient parfaitement capables, malgré l'absence d'étriers.

Le style à figures rouges apparaît en 530, avec Epiktetos. Une coupe d'Euphronios, du début du Ve siècle, montre un jeune cavalier muni de deux lances. Mais il ne s'agit pas, comme on le dit, d'un soldat, car il porte un *pétase*, sorte de chapeau de paille. En fait ses deux lances lui servent de longue cravache et, comme un écuyer du Cadre noir, rassemblant les postérieurs sous la masse, il fait piaffer son cheval sur place (fig. 4).



Fig. 4 – Cheval au "piaffer"  
(Coupe d'Euphronios)

## La frise des Panathénées et Xénophon

La frise des Panathénées (Ve siècle) représente la longue procession de la foule d'Athènes, venue offrir à la statue de bois d'Athéna un long manteau de laine, tissé au cours de l'année par les petites filles athéniennes. Phidias, comme maître d'œuvre, avait fait sculpter cette frise ionique sur les côtés nord et sud du Parthénon. Près de la moitié des personnages sont des cavaliers, groupés par escadrons, les uns encore au pas, les autres déjà au galop. Ce qui frappe c'est la façon extraordinaire dont les sculpteurs ont rendu ce mouvement immobile, fait de violence contenue prête à se déchaîner. Les chevaux sont presque renversés sur leurs postérieurs, tant le mors les contraint. Les cavaliers, parfaitement à l'aise, les maintiennent d'une main désinvolte, la jambe libre (fig. 5). Il faut dire que le mors de bride grec était d'une particulière sévérité. Sur le fronton est, le cheval de Séléne semble être horrifié à l'idée de s'enfoncer dans la mer pour laisser la place à Hélios.

Même si la frise des Panathénées précède les œuvres de Xénophon de près de 60 ans, son *Traité d'équitation* et son *Manuel du Commandant de cavalerie* en offrent un parfait commentaire.

Xénophon est un parfait représentant des cavaliers athéniens. Ces derniers ne jouent qu'un rôle secondaire, éclairage et poursuite, en appui à la phalange d'hoplites des cités grecques. Ils constituent pourtant la deuxième des quatre classes censitaires d'Athènes, depuis la réforme de Solon. Leur corps est réservé aux citoyens capables de justifier d'un revenu équivalent à 350 à 500 médimnes de blé (de 15 500 à 26 000 litres). Mais parmi eux seule une minorité peut entretenir un cheval capable d'assurer le service en campagne, ce qui signifie, comme pour les piquets de polo, qu'il faut posséder trois montures pour être sûr de disposer d'une.



Fig. 5 – Officier de cavalerie (frise des Panathénées)

De plus, l'achat d'un cheval est onéreux. Nous savons par les *Nuées* d'Aristophane qu'il pouvait coûter 12 mines, soit 2400 fois le remboursement aux citoyens d'une journée de travail occupée à assister à l'Assemblée ou au tribunal. La réforme de Clisthène avait laissé le privilège des magistratures aux Cavaliers, comme aux possédants de la première classe, dont les revenus dépassaient 500 médimnes. Les réformes démocratiques ultérieures ont étendu cette responsabilité, mais les Cavaliers ont continué à être considérés comme un corps aristocratique, attaché aux anciennes traditions et à une très vague "constitution des ancêtres". Ils ne sont guère plus d'une centaine au VI<sup>e</sup> siècle, mais Périclès portera leur nombre à un millier. C'est probablement dans leurs rangs que seront recrutés les militants de la révolution oligarchique de 404 et les partisans les plus extrémistes des Trente Tyrans. On ne sait pas très bien si Xénophon a joué le rôle déterminant dans cette aventure. Il était cavalier et âgé sans doute de 26 ans, introduit parmi les disciples de Socrate dont certains allaient faire partie du gouvernement oligarchique. Dans ses *Helléniques*, il donne le beau rôle au chef des modérés, Thérémène. Toujours est-il qu'au moment de la restauration démocratique, il préféra partir en expédition en Asie mineure avec ses amis spartiates. Il ne devait pas remettre les pieds à Athènes avant 369. Parmi tous ses ouvrages, on retiendra particulièrement son *Traité d'équitation* sans doute destiné à ses deux fils et, après la mort de Gryllos, son *Manuel du Commandant de cavalerie* peut-être adressé à son fils survivant, Diodore.

Dans son *Traité d'équitation* Xénophon s'adresse à de jeunes cavaliers, déjà formés mais loin encore de la maîtrise de l'art équestre. Pour comprendre tout le talent de Xénophon, il faut garder en mémoire que le cavalier grec ne dispose pas à la fois d'un mors de bride et d'un mors de filet, comme le cavalier de dressage actuel. Il lui est donc difficile de "placer" son cheval, en faisant jouer les deux mors. De plus il ne possède pas de selle mais une simple matelassure, sans étrier, ce qui le met à la merci du moindre choc et interdit les charges de cavalerie. On saute à cheval en prenant appui sur sa lance. Une fois en selle, commence le travail de manège, le jeune cheval ayant été débourré par un spécialiste. Voltes, "huit de chiffre", départ au galop sur le bon pied, sont des exercices auxquels les jeunes cavaliers sont encore astreints, de nos jours. Comme tous les écuyers de tous les temps Xénophon rappelle que : "on n'est pas assis à cheval, mais debout, les jambes écartées"

Les mors antiques sont des engins redoutables, raison de plus pour garder une main légère et un contact moelleux avec la bouche du cheval. Il faut lui rendre les rênes dès qu'il se place, c'est-à-dire quand il accepte de fléchir son encolure et de placer son chanfrein près de la verticale. Dans cette première phase du dressage, il sera alors au "ramener". On évitera de le faire briller en l'accablant de coups de cravache ou en le harcelant de coups d'éperons. On le mènera alors au degré supérieur du dressage, le "rassembler", le cheval engageant ses postérieurs sous sa masse et devenant capable de toute figure de haute-école, dont la "levade", cheval cabré, antérieurs troussés. Mais on prendra soin dès la figure correctement exécutée, de mettre pied à terre et de débrider le cheval, pour récompenser son obéissance.

En effet, le but premier de cette équitation est l'entraînement militaire et le *Manuel du commandant de cavalerie*, qui se place vers la fin de la vie de Xénophon, aux environs de 357, résume toute l'expérience qu'il a acquise au cours de sa carrière militaire, depuis l'expédition asiatique des Dix-Mille en 401. Outre le service en campagne, les ruses destinées à tromper l'ennemi, les coups de main et les charges, l'ouvrage accorde une place importante au choix des cavaliers et des chevaux, aux exercices et manœuvres, à la formation des officiers. Mais tout un chapitre est consacré à la place de la cavalerie dans les fêtes athéniennes. Il s'agit de faire sentir concrètement au public et aux conseillers de la *Boulè* l'importance de la cavalerie dans le dispositif militaire athénien. C'est là une véritable opération de relations publiques. Ainsi on fera le tour de l'Agora, d'abord au galop de charge, puis à allure retenue. Sur le chemin du champ de tir, en traversant le Lycée, les dix escadrons avanceront de front, comme pour aller au combat. Dans l'Hippodrome, lors de la charge dite de "l'anthippasie", on lancera la moitié des escadrons les uns contre les autres, pour qu'ils se traversent. C'est la figure que l'on appelle actuellement "en dents de peigne" et qui donne au public l'impression que les chevaux vont se heurter de plein front. Cette manœuvre s'effectuait, entre autres, lors des Panathénées. À la fin du spectacle, les dix escadrons chargeront "botte à botte" en direction du Conseil. L'un des buts de ces opérations est de présenter au Conseil le spectacle magnifique d'une cavalerie en bon état et parfaitement entraînée. C'est très exactement le but qui était recherché, lors des Panathénées : il faut que le défilé provoque chez les Athéniens l'impression d'une cavalerie parfaitement entraînée.

## Conclusion

Mythologie, art du bronze et de la pierre, peintures des vases, réflexions cavalières nous permettent l'accès à une civilisation où le cheval est roi. Contrairement aux représentations équestres romaines, où le cheval est utilisé pour rehausser la dignité et le pouvoir du maître, les chevaux grecs sont présentés pour eux-mêmes, dans un équilibre parfait entre monture et cavalier. Depuis les silhouettes des vases géométriques, en passant par les bronzes archaïques, pour aboutir à la puissance maîtrisée des cavaliers des Panathénées, les artistes grecs ont su ne pas se servir des chevaux, mais les servir, dans un geste d'admiration.